

## AU PAYS LIMOUSIN

### SOUVENIRS ET LÉGENDES



AIMEZ-VOUS les récits de voyage sans rien leur demander que d'avoir été écrits sur place? », dirons-nous avec Bourget au début de ses *Sensations d'Italie*. Aimez-vous les évocations du passé, les vieilles légendes, les antiques coutumes? Suivez-moi, amie lectrice, non pas aux rives bleues de la « brune Italie », mais vers les horizons les plus ignorés de notre doux pays de France, aux confins de cette Aquitaine dont l'histoire si mouvementée remplit toutes les premières pages de nos annales.

A toute vapeur le chemin de fer nous emporte loin de Paris, de son agitation fiévreuse de fourmillière. Deux ou trois haltes de cinq minutes, pour laisser reprendre haleine au monstre qui nous entraîne à une vitesse vertigineuse à travers les plaines de l'Orléanais et de la Sologne, et le décor change. La petite ville d'Argenton apparaît, appuyée aux premières collines du massif limousin, traversée par la Creuse aux eaux limpides, qu'a chantée George Sand.

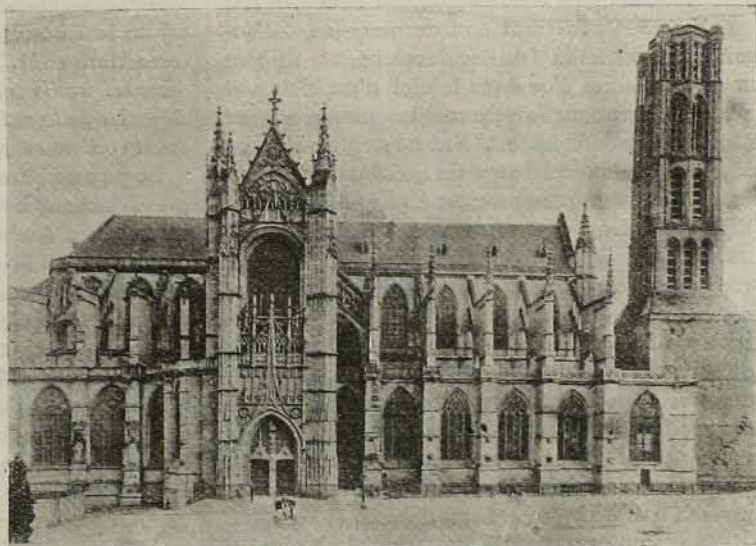
Mais bien vite le paysage se fait moins riant. Les collines se dénudent, les vallées deviennent plus étroites et plus profondes; des roches aux formes fantastiques se dressent sur les pentes abruptes, au fond des gorges, barrant la route à de petits gaves bouillonnants, écumants devant l'obstacle. Nous sommes sur la frontière de quatre provinces: Poitou, Berry, Marche et Limousin, dans le duché d'Aquitaine, au pays de la langue d'oc.

Les mamelons s'élèvent, se resserrent, s'enchevêtrent, ne laissant entre eux que d'étroits défilés

et, pour que le chemin de fer pût continuer sa route, il a fallu creuser la montagne en plein granit bleu.

Les burins les mieux trempés s'émoussaient aux solides assises de la montagne qui semblait se défendre de cette invasion de la civilisation, comme jalouse de conserver à ses fils le charme inviolé de sa beauté farouche.

En ma petite enfance, j'ai entendu conter que, lorsque ce tunnel de Laurière avait été achevé,



LA CATHÉDRALE DE LIMOGES, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. FAISSAT.

ouvriers et entrepreneurs avaient demandé à un prêtre d'y célébrer la messe.

Comme aux premiers âges du christianisme, un autel fut dressé sur des blocs de pierres informes, et ce devait être un impressionnant spectacle que cette messe dite à la lueur tremblotante des lampes, devant ces hommes aux mains calleuses, aux fronts courbés sous le rude labeur, qui, pour la première fois depuis nombre de semaines, apercevaient, filtrant sous la voûte sombre, un rayon de soleil. Ces ignorants ne comprenaient pas les paroles liturgiques, mais ils entendaient la voix





divine clamant : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai...*

Au sortir de cette nuit, comme par un coup de baguette de bonnes fées, la vallée est redevenue riante, fertile et, sur les pentes adoucies des mamelons, le sarrazin met la note neigeuse de ses fleurettes blanches, dont les abeilles font un miel brun, plus parfumé que celui de l'Hymette; les châtaigniers aux troncs tordus et creux étendent leurs ramures aux feuillages dentés, parmi lesquels se joue si joliment la lumière et, au-dessus de ces feuilles que dore l'automne, ce sont des bouquets de boules épineuses d'un vert pâle qui s'entr'ouvrent quand vient octobre, avec un petit bruit sec, pour laisser tomber sur l'épais tapis de mousse le fruit savoureux, qui jadis était durant les mois d'hiver, la principale nourriture des gens du pays, avec les crêpes faites de farine de blé noir, appelées, dans la langue limousine, des *galetons*. Bientôt il en sera de ce menu frugal comme de tant d'autres vieilles coutumes qu'emporte le courant moderne. Les châtaigneraies tombent les unes après les autres sous la hache du bûcheron pour être mises en prairies ou en terre de labour... Elles ne rapportent pas grand chose, les belles châtaigneraies, à l'ombre si douce en été, d'un charme si pénétrant aux derniers jours d'automne, quand leurs feuilles desséchées voltigent comme des lames d'or dans le ciel d'un bleu pâle et s'amoncellent sur le velours des mousses avec un bruit de soie froissée... Nul ne croit voler en ramassant sur la terre du voisin les châtaignes tombées et le bois mort appartient à qui le ramasse.

Elles n'étaient pas seulement un plaisir des yeux, ces châtaigneraies condamnées à disparaître, parce que leur récolte n'est pas assez rémunératrice, elles enseignaient si bien à qui les regardait l'art de la vie!... Pour beaucoup, cette vie si difficile est un peu l'involucre de la châtaigne, cette enveloppe épineuse que les paysans limousins appellent le *pelon*; pour ne pas se meurtrir à ses aspérités, il faut la prendre avec patience, avec adresse, savoir attendre que l'obstacle s'écarte, comme la gaine si piquante au dehors, si veloutée au dedans, qui renferme le fruit du châtaignier.

Et combien d'hommes, de femmes, ressemblent à la châtaigne! excellents dans le fond, remplis de qualités exquis, d'intelligence et de cœur, mais enveloppés d'un caractère susceptible, ombrageux; si vous les heurtez, ils vous blessent... Ayez du savoir-faire, de la patience, vous pénétrerez dans ces âmes d'élite et vous y trouverez des trésors de délicatesse et de dévouement.

Mais les propriétaires ne sont pas des rêveurs philosophant sur les grands chemins!... Et pourtant les sujets ne manquent pas. Ce monticule abrupt, où l'on retrouve au milieu des bruyères et des ajoncs des traces de murailles, est le dernier vestige de la toute-puissance romaine au premier siècle de l'ère chrétienne.

« C'est un camp de César », disent les braves gens d'alentour. N'est-ce pas étrange d'entendre ces illettrés parler du grand conquérant de la Gaule? Qu'était César? Ils seraient bien en peine de le dire, mais son nom et une vague légende se transmettent de génération en génération, aussi vivaces que la haine de l'Anglais... Les légions romaines et les bandes des Plantagenets et du Prince Noir ont les unes et les autres foulé le vieux sol limousin, mais le nom de César évoque le souvenir d'une lointaine civilisation, tandis que le nom d'Anglais rappelle plus de trois siècles de pillages, d'incendies et de meurtres.

Dans le bourg de la Jonchère, qu'on aperçoit de la ligne du chemin de fer, appuyé aux contreforts du Puy-de-Sauvagnac, on montre une maison aux fenêtres à meneaux, avec des modillons grossièrement sculptés dans le dur granit et l'on vous dit : « La maison du Prince Noir ». Il l'habita, s'il faut en croire la tradition, après avoir mis à sac la ville de Limoges qui ne voulait pas reconnaître pour ses suzerains les fils d'Eléonore d'Aquitaine, aimant mieux être au roi de France qu'au roi d'Angleterre.

Dans sa chronique, le bon Joinville raconte que lorsque Saint-Louis par « esprit de justice » eut rendu le Limousin et le Quercy au roi d'Angleterre Henry III, les Limousins *s'en trouvèrent si marries, qu'ils n'affectionnèrent oncques puis el Rey. Ils ne le reputent pour Saint et ne le festoyent point comme es autres lieux de France.* »

Le puy de Sauvagnac, le point le plus élevé du massif montagneux, que les géographes appellent les monts d'Ambazac, est le but d'un fort ancien pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge.

C'était au temps des croisades; parmi les preux chevaliers qui s'en allaient en Palestine guerroyer contre les Sarrazins, se trouvait un seigneur du pays, le sire de Mérignac. Après avoir vaillamment combattu sous l'étendard de la Croix, il revenait en France avec nombre de ses frères d'armes, quand soudain le vaisseau qui les transportait fut assailli par une violente tempête; ballotté des vents contraires, ses mâts et ses agrès emportés par l'ouragan, faisant eau de toutes parts, il allait être englouti sous les flots furieux... Et les chevaliers qu'avaient épargnés les flèches et les haches des infidèles, agenouillés sous les mains bénissantes des chapelains, attendaient la mort, implorant le Dieu des miséricordes de les recevoir en son Paradis!

Seul, le sire de Mérignac espère contre toute espérance : « Madame Marie, s'écrie-t-il, vous qui êtes l'étoile de la mer, sauvez-nous et je vous promets de vous bâtir une chapelle sur la cime la plus haute de mes domaines ». O miracle! la tempête s'apaise et une douce brise pousse le vaisseau désemparé sur une plage de sable, hospitalière aux naufragés.

A peine de retour en Limousin, le sire de Méri-



gnac accomplit son vœu. Un sculpteur, plus fervent qu'habile, creusa dans un bloc de granit une naïve image de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus, qui fut en grande pompe portée dans la chapelle.

Les siècles ont détruit le château des Méri-gnac, mais l'ex-voto du pieux croisé est toujours debout et la tradition du pèlerinage de Sauvagnac s'est conservée dans le diocèse : chaque année, au 8 septembre, des files de pèlerins gravissent la montagne pour aller prier devant la vieille image. Et les *Ave Maria* et les joyeux cantiques s'envolent, vibrants, de ce haut sommet que rien ne domine, entraînant les âmes dans un irrésistible *Sursum corda*.

« Des ailes ! Des ailes ! » s'écriait Théophile Gautier dans une de ses poésies... Il ne savait pas, le brillant ciseleur des *Émaux et Camaux*, que seule la foi des humbles femmes peut donner, à l'âme humaine assoiffée d'idéal, ces puissantes ailes qui l'enlèvent aux humiliants terre à terre d'ici bas...

En redescendant les pentes rocailleuses de Sauvagnac, je vois se dresser devant moi l'ombre de saint Etienne de Muret, un de ces passionnés de l'idéal divin qui, au Moyen âge, s'en allaient peupler les solitudes. Sur ce plateau battu par tous les vents, où gisent encore quelques pierres sculptées, s'élevait l'abbaye de Grandmont qui s'enorgueillissait de l'avoir pour fondateur. Ce moine, dont l'austère figure se détache dans le lointain du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, était le fils d'un puissant seigneur d'Auvergne, le vicomte de Thiers ; fuyant les séductions et les jouissances de ce monde, il s'était réfugié dans la sauvage forêt de Muret, à quelques lieues de Limoges. Il croyait y vivre et y mourir ignoré de tous, mais, dit une vieille légende : « Comme le miroir ne peut être exposé au soleil sans en refléter de petits rayons, ainsi ne pouvait-il si bien couvrir l'éclat de ses saintes actions qu'elles ne brillaient dans le voisinage... » Et bientôt de nombreux disciples vinrent le rejoindre pour partager sa vie de pénitence et de prière. Après sa mort, le monastère d'Ambazac, ayant réclamé la possession de Muret, les disciples du bienheureux, fidèles à la règle qu'il leur avait donnée de n'avoir jamais de contestations, ni de procès, abandonnèrent leurs cellules et allèrent s'installer à une petite distance sur le plateau aride et désolé de Grandmont, n'emportant pour tout trésor que les restes vénérés de leur saint fondateur.

Il se fit bientôt tant de miracles autour de son tombeau qu'on y accourait en foule de tous les points de l'Aquitaine. Alors, raconte l'antique légende, les moines s'adressèrent au saint, disant : « Vous nous avez enseigné le chemin de la pauvreté et l'esprit de solitude, prenez garde que ce concours de peuple ne nous les fasse perdre, c'est pourquoi nous vous supplions très humblement de cesser de faire des miracles ».

Et le naïf récit ajoute : « A quoi le saint obéit. » Mais les religieux n'y gagnèrent rien ; leur réputation de sainteté était telle que de toutes parts on venait solliciter le secours de leurs prières ; rois, grands seigneurs, riches bourgeois, multipliaient les donations et les offrandes aux *bons hommes de Grandmont*.

Le roi Henry Plantagenet, qui avait bien des méfaits sur la conscience, fut un des plus généreux bienfaiteurs de l'abbaye. Il lui fit don, entre autres choses, d'un merveilleux autel en cuivre doré et ciselé tout enrichi de *limogitures*. On appelait ainsi les œuvres des émailleurs limousins dont la renommée s'étendait dans toute l'Europe.

Richard Cœur de Lion avait la même confiance dans l'intercession efficace des disciples de saint Etienne de Muret et, lorsqu'il revint en Limousin après sa captivité d'Allemagne, il s'arrêta à Grandmont et donna à l'abbaye sa splendide armure enrichie d'émeraudes.

Quant le Prince Noir, après le désastre de Poitiers, mit à sac les églises et les monastères du Limousin, les souvenirs des Plantagenets ne furent pas une sauvegarde pour Grandmont ; cependant il eut le scrupule d'y laisser l'armure du roi Richard. Elle y resta jusqu'aux guerres de religion et disparut dans le pillage de 1600, ordonné par un chef huguenot, le comte de Saint-Germain Beaupré.

L'abbaye ne se releva jamais de ce désastre ; d'autant plus qu'aux ruines matérielles étaient venues se joindre d'irréparables ruines morales. Mise en commende, elle n'était plus la maison de l'incessante prière, mais un bénéfice donné à quelque fils de grands dignitaires de la couronne, et, avant même que la Révolution eut brutalement ouvert les cloîtres, Grandmont était abandonné et son trésor de reliques distribué entre les paroisses du diocèse (1).

## II

Les petits mendiants de Corfou qui implorent la charité des passants, leur disent en guise de merci : « Puissiez-vous jouir de vos yeux... » Jouir de ses yeux, quel joli souhait !... Jouir de ses yeux pour savourer le charme intense « des nuits plus douces que les jours », l'éblouissement des aurores et des couchers de soleil, les jeux de la lumière et de l'ombre sur les montagnes et dans les vallées, sous les bois frémissants et sur les eaux chantantes... jouir de ses yeux pour contempler les chefs-d'œuvre du génie humain, sentir à leur contact grandir son âme.

Quelle leçon d'histoire contenue dans les pierres des cathédrales, dans les rues étroites, enserrées de vieilles demeures branlantes... Comme elles

(1) Le portail de l'abbaye est maintenant au château du Courret.



nous font entendre, toutes ces choses du passé, les frémissements de tous ces cœurs d'hommes, de femmes qui nous ont précédé à travers les siècles, qui ont connu les innénarables joies et les indicibles tortures de nos cœurs et semblent nous crier : « Courage ! tout passe ! la joie et la douleur d'ici-bas ; marche vaillamment la main tendue vers ceux qui chancellent, sans te laisser arrêter par les broussailles de la route. Au bout du chemin, tu trouveras la paix que rien ne trouble, le bonheur que rien ne lasse ».

Peu de villes de France ont un passé plus ancien que Limoges. Ses vieux annalistes lui donnent comme fondateur un prince troyen qu'ils appellent Lemovix ; ce qui est certain, c'est qu'au temps de Jules César les Lemovices formaient une des plus importantes confédérations de la Gaule celtique et qu'ils luttèrent avec les Arvernes derrière les murailles d'Alésia et sur le plateau de Gergovie pour repousser l'invasion romaine. Mais l'heure providentielle avait sonné, et les fiers Gaulois furent contraints de s'incliner sous la loi du vainqueur ; cette loi ne fut pas trop dure aux Lemovices : Limoges devint une des plus grandes villes d'Aquitaine avec un proconsul, un patriciat riche et puissant, des temples et des arènes.

À côté de cette vision du vieux monde païen se dresse, colossale, la figure de l'apôtre saint Martial. Tout enfant, il accompagnait Jésus à travers la Galilée ; c'est lui qui portait les pains d'orge et les poissons de la multiplication des pains, lui qui avait servi à la dernière Cène ; quand les apôtres se dispersèrent pour aller prêcher à toutes les nations la bonne nouvelle évangélique, il suivit Pierre à Rome, le secondant si bien dans son apostolat, que le chef de l'Église naissante résolut de l'envoyer annoncer le Christ par delà les monts, au pays d'Aquitaine. Il lui donna deux coopérateurs que le Martyrologe appelle saint Austriclinien et saint Alpinien. Les missionnaires étaient encore en Étrurie lorsqu'Austriclinien mourut. Martial, désolé, revint sur ses pas avertir Pierre. Et Pierre donna son bâton à Martial en lui disant d'en toucher le corps sans vie d'Austriclinien. Martial obéit et Austriclinien se releva de son cercueil comme un homme qui s'éveille.

Glorifiant Dieu, les ouvriers évangéliques s'en allèrent vers l'Aquitaine. Et à la voix de Martial, invoquant le Dieu crucifié, les malades guérissaient, les morts ressuscitaient, les idoles se brisaient sur le pavé des temples, et les peuples, émerveillés, demandaient le baptême. L'apôtre arriva ainsi, semant les miracles jusqu'à Limoges. Une riche patricienne, nommée Suzanne, lui offrit l'hospitalité dans sa demeure. En échange de cette hospitalité, elle reçut la grâce de la foi, et Martial la baptisa avec sa fille Valérie et leurs nombreux serviteurs.

Un jour de fête, comme la foule remplissait les arènes, Martial s'y rendit avec ses deux disciples

pour prêcher l'Évangile, mais les prêtres des idoles ayant ameuté le peuple, les apôtres furent jetés en prison après avoir été cruellement flagellés. Le lendemain, Martial s'étant mis en prière, une lumière céleste éclaira le sombre cachot et les fers des prisonniers se brisèrent. En même temps, un orage d'une violence inouïe jetait l'épouvante dans la ville, et les deux prêtres qui avaient été les instigateurs de l'émeute tombaient foudroyés. Les habitants, terrifiés, se précipitèrent vers la prison, implorant le secours des envoyés du Christ. Martial leur promit que, s'ils voulaient croire au Christ Sauveur, il ne leur arriverait aucun mal et, comme preuve de la puissance qui lui était donnée, il ressuscita les deux prêtres des idoles.

Alors la foule se jeta sur les divinités de marbre et de bronze pour les briser, et leur temple purifié, consacré par Martial, devint la première église de Limoges. L'apôtre la dédia à saint Étienne, le premier martyr.

Cette merveilleuse conversion de presque toute une ville avait eu lieu pendant l'absence du proconsul ; à son retour, celui-ci n'inquiéta pas les chrétiens, mais comme il était fiancé à Valérie, il réclama d'elle l'accomplissement de sa promesse. La jeune fille refusa, déclarant qu'elle était résolue à n'avoir d'autre époux que le Christ. Le proconsul, au désespoir, pria, supplia ; Valérie demeura inébranlable. Alors, dans un accès de rage, il ordonna à l'un de ses officiers de conduire la chrétienne hors des murs de la cité et de lui trancher la tête.

L'officier obéit. Et voilà qu'au moment où cette tête virgine tombait sous son glaive, il vit un globe de feu s'élever dans le ciel, puis le corps décapité se releva et, tenant sa tête sanglante entre ses mains, il se dirigea vers l'église où l'apôtre célébrait les saints mystères.

Blême, tremblant, l'exécuteur courut chez le proconsul raconter le prodige dont il venait d'être le témoin. Son récit achevé, il s'affaissa ; on s'empressa autour de lui, il était mort. Cette tragédie fut un coup de grâce pour le proconsul. Comme la Pauline de Corneille, il s'écria : « Je vois ! je crois ! » et faisant immédiatement appeler l'apôtre, il se jeta à ses pieds, le suppliant de l'instruire dans la religion de Valérie et de rendre la vie à l'homme, qui avait été le trop docile instrument de sa vengeance.

Et Martial ressuscita le mort, et le proconsul converti aida de tout son pouvoir à propager le christianisme dans la province. Pendant vingt-huit années, Martial jeta la semence évangélique dans la vaste région comprise entre le Rhône, la Loire et l'Océan. Comme il revenait à Limoges, il eut la révélation de sa mort prochaine ; réunissant ses disciples, il les bénit, les exhortant à persévérer dans la Foi qu'il leur avait enseignée, puis, doucement, il s'endormit du suprême sommeil.



D'innombrables miracles s'étant accomplis par l'intercession de saint Martial, son tombeau se vit le but de continuel pèlerinage; aussi, lorsque saint Éloi, de légendaire mémoire, fut devenu le tout-puissant ministre du non moins légendaire roi Dagobert, il s'empessa de fonder une abbaye pour garder le tombeau de l'apôtre de l'Aquitaine.

Cette abbaye de Saint-Martial sera, pendant tout le Moyen âge, aussi célèbre que Saint-Martin-de-Tours. C'était dans sa basilique qu'avait lieu le couronnement des ducs d'Aquitaine dont les vieilles chroniques nous ont transmis le récit. Le dernier duc, solennellement couronné, fut Richard Cœur de Lion. Il arriva avec sa mère, cette séduisante Éléonore, dont les Aquitains étaient si fiers et qui apparaît, dans le lointain de l'histoire, enveloppée du charme perfide des sirènes. Avec elle, le duché d'Aquitaine était tombé d'épée en quenouille... Une quenouille qui devait se transformer en brandon de discorde.

Limoges, qui avait accueilli froidement le second mari d'Éléonore, le roi Henry d'Angleterre, fit une réception enthousiaste à son fils. C'était un vrai héros de roman de chevalerie que le beau Richard, hardi donneur de coups d'épées et habile discoureur des cours d'amours. Comme il avait un frère aîné, on espérait en Limousin que le Cœur de Lion secourrait le vasselage de France et d'Angleterre et ferait de l'Aquitaine un royaume indépendant. Aussi, fut-ce avec un cortège de roi que Richard, accompagné par sa mère, entra dans la basilique de Saint-Martial.

Et tandis qu'on le chaussait des éperons d'or, qu'on jetait sur ses épaules l'antique chlamyde, qu'on ceignait son front de l'antique cercle d'or, qu'on passait à son doigt l'anneau de sainte Valérie, le chœur des moines chantait : « Protège la justice, combat l'iniquité, défends la veuve et l'orphelin. »

Le rêve des Limousins ne devait pas se réaliser, et aux cris d'allégresse allaient succéder les lamentations. Le roi, mécontent de la prédilection de sa femme pour leur fils Richard, la contraignit à venir en Angleterre. Quelques poésies échappées au naufrage du temps nous apportent un écho de l'indignation qu'inspiraient aux peuples du duché d'Aquitaine les criminels démêlés des Plantagenets :

« Reviens, pauvre captive. — Reviens à tes villes bien aimées... Le roi du Nord te retient prisonnière. — Eh bien, élève la voix. — Comme la tempête qui retentit. — Tes fils voleront vers toi et tu reviendras dans ta belle Aquitaine. »

Bertrand de Born, en des sirventes enflammées, appelle les seigneurs limousins à la révolte contre les princes anglo-normands. Henry Plantagenet étant venu à Grandmont pour tenter de faire la paix avec ses vassaux, le poète gentilhomme s'écrie fièrement : « La paix ne me convient pas. — A moi la guerre. — Ne rien craindre est mon unique loi. — A moi provisions d'épées, de lances, de chevaux et de batailles. »

Cette paix dont Bertrand de Born ne voulait pas, le Limousin ne la connaîtra plus pendant trois siècles, et le cri de : *Saint Georges et Guyenne!* retentira à travers ses montagnes et ses vallées comme un signal de massacres et de pillages. En ces jours de désolation et d'épouvante, le peuple de Limoges sentait plus que jamais le besoin de se mettre sous la protection de son Apôtre, et de continuelles processions défilaient à travers les rues de la cité. Celle du mardi de Pâques était la plus imposante de toutes; les chasses des autres saints vénérés à Limoges sortaient également, faisant comme un cortège d'honneur aux reliques de saint Martial, que portaient dix membres de la grande Confrérie ou Confrérie de Saint-Martial érigée en 1212.

Gentilshommes et manants, riches et pauvres, se mêlaient en une égalité évangélique dans cette confrérie, où il y avait un très curieux usage. Le premier lundi de chaque mois, un frère servant se rendait après minuit à la porte de chaque confrère, agitait une clochette et chantait :

Réveillez-vous, vous qui dormez,  
Ne dormez pas si fort  
Que vous ne pensiez à la mort.  
Priez Dieu pour les trépassés,  
Que Dieu daigne leur pardonner.

*Requiescat in pace.*

*Sancte Martialis, amen.*

Trois fois, le frère servant répétait l'invocation, puis il frappait trois coups à la porte et s'éloignait en criant : « Il est telle heure. »

Le 8 septembre 1790, un incendie terrible éclatait à Limoges, menaçant d'anéantir la moitié de la ville. Tandis que le tocsin sonnait lugubrement à tous les clochers, des hommes, des femmes accouraient à la basilique criant : Faites sortir saint Martial!

C'était la séculaire tradition qu'aux heures de calamités publiques, les précieux restes de l'Apôtre fussent portés en procession pour éloigner le danger. Les grilles du sanctuaire s'ouvrent aussitôt et la chasse précieuse est amenée sur le lieu du sinistre, suivie par une foule suppliante.

Les rues étroites aux maisons de bois flambent comme des feux de Saint-Jean. Impossible de maîtriser l'incendie, un vent violent active les flammes; si elles atteignent le vieux quartier de la Boucherie, Limoges ne sera plus qu'un brasier... La chasse apparaît resplendissante à la lueur des cierges, sous le rougeoiement de l'incendie.

*Sancte Martialis! Sancte Martialis ora pro nobis!* clament des milliers de voix. Et voici que le feu s'arrête comme circonscrit par une invisible tranchée... Saint Martial avait sauvé la ville!

Il ne devait pas vouloir montrer sa puissance pour défendre la basilique qui depuis des siècles abritait son tombeau. Quelques semaines après cette miraculeuse intervention, une foule hurlante



envahissait l'abbaye, pillait le trésor, brisait les cloches... L'Assemblée Nationale ayant décrété l'abolition des couvents et des abbayes, les reliques de saint Martial furent emportés dans l'église de Saint-Michel-des-Lions où elles sont encore.

Quant à la superbe basilique, à l'antique abbaye dont les arceaux avaient abrités tant de gloires humaines : papes et rois, cardinaux et abbés

mitrés, grands seigneurs et humbles moines, il n'en reste même pas un vestige. Les iconoclastes de la Révolution s'acharnèrent à briser ses vieilles pierres, si artistement fouillées, comme si, en les brisant, ils croyaient anéantir tout le glorieux passé dont elles étaient l'évocation.

JACQUES DE LA FAYE.

(La suite au prochain numéro.)



## CONSEIL

### Les Rêves

**J**E reçois souvent des lettres de nos abonnées. Je suis profondément touchée de la confiance qu'elles expriment, et si mon temps n'était trop chargé, trop rempli de devoirs de toutes sortes, j'aimerais à répondre individuellement aux jeunes filles qui, devinant que je suis une amie, me disent leurs peines, leurs espoirs, et même, quelquefois, me demandent si je ne pourrais jouer un rôle dans leur destinée, et intervenir (ce qui est, hélas ! impossible) dans les petits romans qu'elles poursuivent.

Je voudrais que chacune de celles qui m'ont écrit pût trouver, cependant, la parole, le conseil, la sympathie qui lui conviennent. Et c'est pour cela, mesdemoiselles, que je viens aujourd'hui vous parler de ce qui, n'étant rien, tient cependant tant de place dans beaucoup de vies de jeunes filles, de ce qui vous charme un instant pour vous laisser le plus souvent des regrets amers, de ce qui, pensez-vous, doit vous distraire des ennuis de la vie réelle, et qui, trop souvent, l'empoisonne pour vous ; des rêves, en un mot, que vous poursuivez fiévreusement à travers des réalités cependant très douces, pour la plupart, et qui, en vous entraînant vers un avenir douteux, vous empêchent de jouir de ce présent que vous regretterez quand il aura fui.

..

Rêver ! je reconnais que c'est la grande tentation des jeunes filles. Si heureuse que soit leur vie, elles sentent qu'elle n'est pas fixée, et leur imagination les entraîne au-delà. Il est indiscutable que le bonheur d'ici-bas n'est jamais complet. Mais en revanche, l'imagination, qui ne connaît pas d'obstacles, arrange une vie à laquelle rien ne

manque. Elle recueille les traits les plus charmants pour les prêter au héros de ses rêves, elle le peint très beau, très bon, très intelligent, très riche, avec la renommée en perspective, et pas de défauts à la clef. Elle a des cadres pour ses bonheurs rêvés : que lui en coûte-t-il d'évoquer toutes les beautés de la nature, toutes les richesses de l'art ? Donc, elle se donne carrière, et persuade aux jeunes filles qu'à quelque tournant de la route se trouve le prince Charmant, les mains pleines, le cœur rempli d'enthousiasme, prêt à se jeter à leurs genoux, et à les emmener, à travers un enchantement perpétuel, dans la vie de leur choix, de leurs rêves, de leurs désirs.

Tout ce qu'il y a de poésie latente dans une âme de jeune fille est animé par cette riche, féconde, dangereuse imagination. La vie ordinaire est parfois un peu sévère, elle comporte des devoirs, du travail, des ennuis inévitables. Comme il semble bon, alors, de se réfugier dans ce domaine invisible où, dans une attente vague, on bâtit sur les nuages, en rêvant d'avenir ! Cela semble si innocent, si peu dangereux, c'est si délicieux, cela console si bien de tout !

..

Mais, diront quelques-unes de vous, nos rêves ne sont ni fous, ni invraisemblables. Nous n'évoquons aucun prince Charmant, nous n'aspirons à aucune situation extraordinaire, nous ne désirons ni une grande fortune, ni une position en vue, nous rêvons seulement du bonheur, et notre conception du bonheur est très modeste. N'est-ce pas là un rêve permis ?

Oui, certes, mais le danger du rêve pour des filles de dix-huit à vingt-cinq ans, je vais vous le dire : c'est qu'il ne se tient pas dans les régions vagues et insaisissables, il se personnifie presque toujours en quelqu'un de très réel.



C'est là qu'est l'écueil. Car enfin, si l'imagination se tenait dans la région nuageuse de l'inconnu, il y aurait un inconvénient grave, qui serait de dégoûter de la vie réelle, et de faire traverser, sans qu'on les voie, les beautés et les bonheurs vrais de la jeunesse. Mais, les lettres de mes jeunes correspondantes l'avouent toutes; à force de rêver, elles cherchent à incarner leur rêve. C'est l'histoire de la goutte de cire, d'abord brillante et transparente, qui se solidifie et prend couleur... Alors, j'en appelle à celles qui en ont fait l'expérience, on entre dans le domaine du roman. Prêtant aux jeunes gens qu'on rencontre les qualités brillantes qu'on a rêvées, on est disposé à voir en eux de futurs maris, ou à s'imaginer qu'ils vous remarquent, et l'on attache trop souvent son cœur à des chimères.

\* \*

Qui dira le nombre de jeunes filles qui ont suivi cette pente? Qui saura les innombrables désappointements, les chagrins souvent profonds qu'elles cherchent à cacher sous une gaieté fiévreuse, et que trahissent parfois des inégalités d'humeur dont beaucoup de gens s'étonnent?

Pauvres enfants! Elles sont trop fières pour laisser voir leurs intimes déceptions, elles renferment au-dedans leurs secrètes blessures; partagées entre l'angoisse et l'espérance, elles passent souvent à côté du vrai bonheur pour suivre leur pauvre roman, et lorsqu'elles ouvrent les yeux, il est trop tard, leur jeunesse se clôt. En tout cas, même si elles reprennent à la vie, quelque chose en elles est à jamais défloré, elles ont

livré au rêve la meilleur de leur imagination et la fleur même de leurs tendresses.

\* \*

Mesdemoiselles, gardez-vous de ce danger; ne rêvez pas, vivez votre bonheur au jour le jour. Vous croyez toutes en cette sage et aimante Providence qui domine tout et dispose pour chaque âme ce qui lui convient le mieux. Remettez-vous entre ses mains. Regardez le lot de bonheur qu'elle vous donne actuellement; jamais, à aucune période, vous ne serez plus heureuses. Vous n'avez pas encore de soucis, pas ou peu de chagrins; vos facultés sont dans leur fleur; vous vous rappelez ce que dit le poète : « O printemps, jeunesse de l'année! O jeunesse, printemps de la vie! » Votre avenir n'est pas fixé : c'est vrai; mais Dieu y veille, et aussi ceux qui vous chérissent. Si vous ne pouvez ajouter un cheveu aux ondes brillantes qui couvrent votre tête, ni une coudée à votre taille, vous ne sauriez arranger votre vie, surtout en rêvant.

Remplissez vos faciles devoirs, soyez des filles dévouées et joyeuses, pratiquez cette vertu, hélas! un peu démodée, qui est la modestie, faites du bien, ne fût-ce que par votre gaieté et votre oubli de vous-mêmes, et vous préparerez ainsi, sans vous en douter, le devoir de demain, les tendresses de demain, le bonheur de demain, en jouissant du bonheur d'aujourd'hui, et en gardant pour l'époux à venir la fleur de votre cœur.

M. MARYAN.



## RÊVE DE JEUNE FILLE

*Comme un alcyon sur la grève  
Plane et monte vers le ciel d'or,  
La jeune fille dort et rêve,  
La jeune fille rêve et dort.*

*Elle rêve sous ses longs voiles;  
Au souffle des vents attiédies  
Qu'elle s'en va dans les étoiles  
Qui sont les fleurs du Paradis.*

*Elle rêve qu'un ange garde  
Le seuil éblouissant des cieux,  
Et que cet ange la regarde  
D'un œil tendre et mystérieux.*

*— Entre avec moi, dit le bel ange.  
Et pensive, en suivant ses pas,  
Elle murmure : — C'est étrange,  
Quelqu'un lui ressemblait là-bas!*

H. DE BORNIER.





## FLEURS FANÉES

SUITE



PENDANT l'heure du déjeuner avait sonné. On se mit à table avec un entrain que le récent incident venait d'accroître.

Pendant toute la durée du repas, ce fut un feu roulant, un échange de plaisanteries sur le sujet. Les deux sœurs rivalisaient de verve; Paule en était étourdissante.

— Ainsi, Marthe, disait-elle, te voilà prévenue. Puisque tu as poussé le désinté-

ressement jusqu'à te reconnaître dans le portrait, il faut que tu achèves ton sacrifice en te dévouant au bonheur de celui que tu as commencé par rendre le plus malheureux des hommes, une année durant.

— Comment... une année durant? réclama la jeune fille.

— Mais oui, ma chère, si tu sais compter. Ceci remonte au dix-sept novembre 1896, et nous sommes, aujourd'hui, au douze janvier 1898. En bonne arithmétique, cela fait douze mois surchargés de deux mois, ou peu s'en faut. Douze et deux font quatorze. Il y a plus que le compte.

— Et maintenant que l'escadre est au Golfe Juan, rien n'est plus simple que de convoquer ta victime, car notre héros est enseigne de vaisseau, ne t'en déplaie, et s'appelle Marcel de Bohério, ajouta Aline.

— De sorte que la chance nous a servies alors que nous y pensions le moins, reprit encore Paulette.

— Il est étrange que l'idée ne nous soit pas venue plus tôt de faire ce rapprochement, continua l'aînée, puisque nous sommes, non seulement les cousines, mais les amies d'enfance de Marthe.

— Mais non, il n'y a rien d'étrange, rectifia la cadette. Songe donc que nous n'avons pas vu Marthe depuis sa sortie du couvent, c'est-à-dire depuis quatre mois, que nous n'avons su son départ pour Nice que lorsque nous l'avons retrouvée ici chez son père. En outre, nous n'avons pas pris soin d'emporter avec nous le dessin de Marcel. C'est un pur hasard que nous

l'ayons cette année. Il serait resté à Paris, si tu n'avais pas eu l'idée d'emporter cet album.

— Ce qui prouve bien, conclut allègrement l'aînée, que la main de la Providence a mené toute cette affaire et que Marthe est destinée à s'appeler Madame de Bohério.

— Il me semble, rectifia la jeune fille sur le même ton, que vous disposez bien cavalièrement de ma personne. Si vous vouliez bien m'accorder le temps nécessaire à la délibération? je suis fort aise d'avoir plu à un aussi aimable homme que ce Monsieur Marcel, mais est-il bien sûr qu'il me plaise, à moi?

— Oh! s'écria impétueusement Paulette, je n'ai aucune espèce de crainte à ce sujet. Quand tu l'auras seulement entrevu, tu ne pourras faire autrement que de répondre à sa flamme, ne fût-ce qu'afin de ne pas nous en infliger le démenti. Tu es trop bien élevée pour cela.

La conversation se poursuivit sur ce pied de familiarité affectueuse et les trois cousines, accompagnées de M<sup>me</sup> de Brives, allèrent s'installer au salon pour y continuer leur gracieux babil, tout en se livrant à de menus travaux d'aiguille ou de tapisserie.

Elles étaient au plus fort d'une controverse sur les avantages comparés des carrières masculines qui font le plus d'honneur aux épouses de ceux qui les embrassent, lorsque la porte du salon s'ouvrit et un valet de chambre s'avança vers M<sup>me</sup> de Brives.

— Monsieur Marcel de Bohério fait demander à Madame la baronne si elle veut bien le recevoir.

— Assurément, répondit celle-ci. Faites entrer.

A ce nom, tombé comme une goutte d'eau dans une fourmilière, les trois jeunes filles s'étaient levées, en sursaut, en proie au même trouble.

— Marcel! s'étaient écriées les deux sœurs simultanément.

Et Marthe, très émue au souvenir de tout ce qui venait de se dire à table, avait fait un mouvement de retraite spontané.

— Ne t'en va pas, mon enfant, je te prie, lui dit M<sup>me</sup> de Brives avec une affectueuse autorité; tu aurais l'air de t'enfuir avec intention.

Elle s'arrêta juste à temps. L'enseigne de vaisseau entra au même moment.



Il vint tout droit à la baronne étendue sur sa chaise longue et baisa respectueusement le bout des doigts qu'elle lui tendait.

— Mes cousines ont dû vous dire, ma tante, qu'elles m'ont rencontré, il y a quelques heures. Nous sommes arrivés hier, en effet, au Golfe Juan, et l'amiral nous a accordé un repos de vingt-quatre heures. J'ai pensé que je ne pouvais mieux le remplir qu'en venant vous offrir mes hommages.

— Voilà qui est fort aimable à vous, mon beau neveu, riposta affectueusement Mme de Brives, mais vous eussiez encore mieux fait en venant me demander à déjeuner.

— Ce qui t'aurait procuré, mon cher Marcel, intervint Aline, l'occasion de mettre au point un petit problème de ta compétence.

Ce disant, l'aimable fille s'avancait la première vers l'officier, tandis que Paule la suivait d'une démarche calculée, cachant à moitié Marthe d'Elven pleine d'une émotion facile à comprendre.

— Quel problème? demanda l'enseigne, est-ce qu'il s'agirait de trouver un mari pour toi ou pour...

Le reste de la phrase s'étrangla dans sa gorge.

## IV

Il venait d'apercevoir Marthe rougissante, les yeux baissés, et la secousse avait été si forte, si imprévue, qu'il en perdait le souffle.

Aline et Paule, dissimulant leurs sourires, se régalaient du spectacle de cette surprise.

C'était, en effet, un véritable coup de théâtre.

Marcel de Bohério n'en pouvait croire ses yeux ravis.

Là, là, dans ce salon de Mme de Brives, sa tante, il retrouvait l'exquise créature qu'il avait rencontrée un soir, vision fugitive, sur l'asphalte de la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, dont il avait gardé pourtant l'image assez profondément gravée dans ses yeux et dans son cœur pour qu'il pût la reproduire avec des traits d'une suffisante exactitude.

Pendant plus d'une année, il avait cherché l'adorable voyageuse dans tous les milieux qu'il supposait capable de receler ce trésor de beauté et de grâce. Ce cher secret de son cœur, afin qu'elles l'aidassent dans ses recherches, il l'avait confié à Aline et à Paule, ses cousines, presque ses sœurs. Il avait été bien inspiré, certes, ce jour-là, puisqu'elles avaient su découvrir celle qu'il désespérait de revoir.

Cependant, à le voir si troublé, un peu gauche, malgré son habitude du monde, Aline le prit en pitié. Elle voulut dénouer la situation. Poussant amicalement Marthe en avant, elle contraignit, en quelque sorte, sa mère à faire une présentation en règle.

— Monsieur Marcel de Bohério, enseigne de vaisseau, dit la baronne en désignant l'officier qui s'inclinait.

— Mademoiselle Marthe d'Elven, ma nièce à la mode de Bretagne, acheva-t-elle en montrant la jeune fille empourprée d'émotion.

Le cérémonial terminé, force fut d'engager la conversation.

Ce n'était pas chose facile. Il n'était que trop visible que, présentement, l'esprit de Marcel était entièrement captivé par la pensée de sa rencontre avec Marthe. La commotion avait été trop soudaine pour qu'il n'en fût pas étourdi. L'entretien languit donc un peu, malgré les questions variées et multipliées par lesquelles les deux sœurs s'efforcèrent de le ranimer.

— Pour combien de temps es-tu au golfe? demanda Aline.

— Mais pour la durée ordinaire, je pense, répondit le marin, c'est-à-dire pour trois semaines ou un mois. Après quoi, nous irons faire un tour sur les côtes d'Espagne et d'Algérie, puis nous reviendrons ici, en passant par la Corse.

— Un mois? Quelle chance! s'écria la pétulante Paule. J'espère bien que votre amiral va donner un beau bal, à Villefranche, et que nous aurons des invitations?

— Tu peux en être tout à fait sûre. Paulette. Je ne manquerai pas de t'en offrir.

— A la bonne heure. Voilà un homme qui sait vivre. Figure-toi qu'on avait failli nous oublier, l'année dernière.

— Et, reprit-elle, dans l'intervalle, allez-vous faire des manœuvres?

— Certes. Ce n'est même pas le plus drôle pour nous, je t'assure. Pour vous autres, Mesdames et Mesdemoiselles, ce n'est qu'un spectacle, mais pour nous qui y tenons des rôles, qui en sommes les acteurs, ça ne va pas sans répétitions, sans exercices. Et, cette année, le thème est plus chargé que les autres. Nous devons prendre le château de Nice.

— Prendre le château de Nice? se récria Paule, Que voulez-en faire?

— Oh! rien que je sache. Mais il paraît que c'est une parade destinée à reproduire l'attaque de Nice par les marins de Soliman le Magnifique.

— Ah! oui, fit Aline, je crois me rappeler cet épisode. N'est-ce pas en cette occasion que se distingua la fameuse Catherine Ségarane, la Jeanne Hachette du Midi, dont une rue porte encore le nom?

Marcel de Bohério confessa modestement que ses connaissances en histoire n'allaient pas jusque-là, mais qu'il était heureux de rendre hommage néanmoins à la grande héroïne niçoise.

— Dis-moi donc, fit tout à coup Paule, j'ai envie de courir au port, de soulever la populace et de vous préparer une résistance digne de cette



Catherine-là, qui devait être moins facile à coiffer que la sainte dont elle portait le nom.

— Ne fais pas cela, Paulette, répliqua le jeune homme, mis en gaité par la boutade; tu infligerais une trop facile défaite à la marine de ton pays. Les armes nous tomberaient des mains.

— Et vous, vous tomberiez à nos pieds? Eh! ma foi, ce serait un coup d'œil digne d'intérêt, un épisode non inscrit au programme.

— Je ne vois pas ce qui pourrait t'empêcher de le proposer à l'amiral.

On bavarda de la sorte pendant une heure, au milieu des rires et des reparties joyeuses.

Maintenant que le trouble de la première minute s'était dissipé, Marcel de Bohério avait recouvré son entrain, d'autant plus gai que, depuis un an, il semblait avoir perdu toute gaité.

La présence de Marthe avait causé cette transformation.

Cependant, il ne pouvait prolonger sa visite, tenu qu'il était de rentrer à son bord avant la fin du jour. Et les jours sont courts à ce moment de l'année, même sur la belle côte ensoleillée de la Méditerranée.

Il prit donc, à son grand regret, congé de sa tante et de ses cousines.

A Marthe, il adressa un grand salut cérémonieux, auquel celle-ci répondit, en fille bien élevée, par une inclinaison de tête pleine de réserve.

Il est vrai que réserve et cérémonie n'empêchèrent pas leurs yeux de se rencontrer et d'échanger cette première et indissoluble confidence qui est l'engagement irrévocable de deux cœurs remplis d'amour.

Quand l'officier eût disparu, un silence embarrassé régna quelques instants dans le salon. Personne n'osait parler.

Aline et Paule craignaient que la première parole de Marthe ne fût pour leur reprocher de l'avoir prise au dépourvu en machinant cette rencontre dans laquelle elles n'étaient pour rien.

Mais Marthe ne songeait nullement à leur faire un grief de l'événement, bien au contraire, et, si elle se taisait, c'était uniquement parce que, prévoyant des questions, elle tremblait à la pensée que sa voix pourrait trahir le trouble exquis de son cœur.

Ce fut Mme de Brives qui, plus maîtresse d'elle, mit fin à ce mutisme gênant. Elle demanda gaie-ment à Marthe :

— Eh bien, petite, comment le trouves-tu, cet amoureux de rêve?

Marthe fut sincère. Elle ne voulut pas jouer la comédie d'une réticence qui n'était point dans sa pensée, surtout en face d'une femme dont la franchise était devenue proverbiale. Elle répondit donc en souriant :

— Mais... je le trouve très bien, ce Monsieur Marcel de Bohério.

— Ah! vraiment, fit Paulette. Il ne te déplaît pas?

— Pourquoi me déplairait-il?

— Puisque ce n'est pas oui, c'est non. Et s'il ne te déplaît pas, c'est qu'il te plaît.

Et, se levant, la rieuse fille prit ses jupes à deux mains et commença à exécuter, au milieu du salon, un fandango de sa fantaisie, ne ménageant ni les voltes, ni les mouvements penchés dont les Espagnoles sont prodigues.

En même temps, elle nasillait une sorte de romance plus ou moins de *tra los montes*, qui fit jaillir le rire en fusées autour d'elle.

Quand on fut redevenu sérieux, Aline parla posément :

— Je te confesse, ma petite Marthe, que, malgré ma joie, tout à l'heure je me sentais un peu mal à l'aise.

— Mal à l'aise? Et pourquoi? questionna Marthe surprise.

— Oh! pour rien, assurément. Je me demandais comment tu prenais la chose, si tu n'allais pas nous soupçonner, Paule et moi, d'avoir combiné toute cette scène, d'accord avec notre cousin Marcel.

Mlle d'Elven hocha la tête et, après une pause :

— Hé bien, pour être franche, je reconnais que j'ai eu ce soupçon-là. Mais il s'est dissipé promptement, à la réflexion.

— Ah! Et quelle est la réflexion qui l'a dissipé?

— Oh! une remarque bien simple. Je me suis dit que, si vous aviez préparé cette rencontre, vous n'auriez pas commencé par me conter la romanesque histoire de mon départ, que vous ne m'auriez pas montré le portrait dessiné de mémoire par M. de Bohério.

— C'était judicieusement raisonné, approuva Mme de Brives.

— En ce cas, ma petite Marthe, reprit Aline, tu croiras d'autant plus volontiers mon affirmation qu'en rencontrant Marcel, ce matin, nous ignorions qu'il dût venir nous voir dans l'après-midi, et que nous ne nous doutions aucunement de ton identité avec la belle vision de son souvenir.

Il a fallu l'exclamation de Paule et l'inspection qu'elle t'a fait subir pour me gagner à son avis. J'ai trouvé la chose vraisemblable et c'est pour cela que nous t'en avons parlé.

— Et maintenant? interrogea curieusement Marthe.

— Oh! maintenant, le doute n'est plus possible. Rien qu'à voir de quels yeux il te contemplait, j'ai compris que notre hypothèse était fondée et que toi et la jeune fille entrevue à la gare de départ, à Paris, vous n'étiez qu'une seule et même personne.

— Il faudrait être aveugle pour ne l'avoir pas vu, ajouta Paule.

Et, avec une adorable indiscretion, elle osa demander :

— A ton tour, Marthe. Quelle est ton impres-



sion ? A-t-il fait sur toi un aussi bon effet que celui que tu as produit sur lui ?

Les joues de M<sup>lle</sup> d'Elven devinrent cramoisies.

— Allons, allons ! Ne te défends pas. Le plus court est d'avouer.

— J'avoue, fit-elle avec un joli rire qui la rendit plus charmante encore.

Il restait encore une demi-heure de jour. Les deux sœurs demandèrent à leur mère la permission de reconduire Marthe jusque chez elle.

Ce fut pour les trois jeunes filles une occasion de causer plus librement peut-être de l'émouvant sujet. Elles prirent les devants, suivies à respectueuse distance par la femme de chambre, leur chaperon habituel. Elles remontèrent la promenade sous les chaudes caresses du soleil couchant, longeant les flots bleus qui clapotaient sur les galets avec un gazouillis d'oiseaux au nid.

Et, chemin faisant, dans le charme de cette soirée alanguie, on échangea les plus aimables réflexions, on forma les projets d'avenir les plus candides.

Jamais Marthe ne s'était sentie si heureuse.

Elle avait oublié ses soucis de la veille, les graves préoccupations qui, le matin même, avaient hâté son départ de chez elle, afin d'être plus sûre de se trouver seule en tête à tête avec M<sup>me</sup> de Brives.

On s'embrassa sur le seuil de la grille. Le jour déclinait rapidement et le soleil était coupé en deux par le cap d'Antibes.

Et tandis qu'Aline et Paule pressaient le pas pour regagner le quai Saint-Jean-Baptiste, M<sup>lle</sup> d'Elven rentrait dans sa chambre.

Elle avait tout le loisir de méditer sur les événements de la journée.

M. d'Elven, sachant sa fille en lieu sûr, ne s'était pas pressé de revenir, et il y restait encore plus de deux heures avant le moment du dîner. Marthe pouvait donc rêver tout à son aise.

Oui, vraiment, rêver. N'était-ce pas un songe qu'elle venait de faire, un songe enivrant et qui la grisait d'autant mieux que rien, jusqu'alors, n'avait pu lui faire soupçonner la douceur du sentiment nouveau dont elle avait l'âme inondée.

C'était une naïve, cette douce Marthe d'Elven, aussi pure, aussi ignorante du mal qu'au jour de sa naissance. Il avait fallu ses réflexions cruelles sur la séparation de ses parents pour lui déssiller en partie les yeux et lui faire supposer qu'il pouvait exister des motifs « graves » de désaccord dans les ménages. Encore, de ces motifs ignorait-elle la nature.

Il lui était arrivé, dans les conversations auxquelles elle avait pu prendre part, d'entendre parler de « trahison », de « tromperie ». Elle ne savait quelle signification précise elle devait attribuer à ces mots, et la honte de paraître ignorante avait toujours arrêté sur ses lèvres la question qui devait l'éclairer.

Ce matin même, dans cet entretien à la fois pénible et consolant avec M<sup>me</sup> de Brives, elle avait recueilli des affirmations qui la laissaient en proie à une grande perplexité. En parlant de M. et M<sup>me</sup> d'Elven, la baronne avait attesté qu'aucun sujet sérieux n'avait motivé leur rupture, qu'il n'y avait « rien de grave ».

Ces trois mots énigmatiques, tout en rassurant Marthe, avaient fait plus épaisses les ténèbres de sa jeune intelligence. Que pouvaient donc bien être les motifs « graves », puisque ceux qui ne l'étaient pas suffisaient à rompre le lien de l'amour, à dénouer les nœuds sacrés du mariage ?

Il en était de même pour les notions qu'elle avait de l'amour.

Certes, elle en avait entendu parler, fort souvent même. Elle avait lu des livres dans lesquels, si peu qu'on en traitât, il n'occupait pas moins la première place et apparaissait comme la fin principale, bien plus, comme l'unique fin de la vie humaine, de la vie des femmes surtout. Mais sa conception n'allait pas au-delà.

Fille unique, elle n'avait eu ni frères, ni sœurs à chérir. Elevée dans un couvent de discipline rigide, elle avait voué aux religieuses qui l'avaient formée une affection pieuse qui ne se départait jamais du respect dû à l'austérité de leur existence. Toutes les puissances de sa jeune tendresse s'étaient concentrées sur les deux êtres chers par dessus tous les autres, qu'elle nommait son père et sa mère.

A cette première et dominante dilection était venu s'ajouter le sentiment de confiance familiale, de mutuelle sympathie qui l'unissait à ses cousines de Brives et à leur mère.

Mais rien, dans ces divers attachements n'avait pu lui faire prévoir la pression soudaine et absolue qu'elle subissait en ce moment.

La rencontre de Marcel de Bohério marquait un changement complet de ses facultés, donnait une date à son existence, car c'était une vie nouvelle qui s'ouvrait, de ce jour, pour Marthe d'Elven.

Tellement nouvelle qu'en présence de cet inconnu séducteur, elle ne pouvait se défendre d'une sorte de terreur. Elle croyait entrer dans un monde de féerie, peuplé de fantômes charmants et troublants, et elle se rappelait tous les conseils, qu'elle avait écoutés jadis, de se méfier des écarts de l'imagination, de n'accorder aucun crédit aux illusions de la jeunesse, aux mensonges dorés du monde, de ce monde où tout est fausseté et trahison, qui tend aux pauvres fous que nous sommes une coupe pleine d'un breuvage enivrant, laquelle, une fois vidée, n'est plus assez grande pour recevoir tous nos pleurs.

Hé ! Qu'importaient ces prévisions maussades ! L'esprit de Marthe les écartait spontanément. Cette crainte qu'elle trouvait en elle n'était que le premier éveil de sa pudeur. En ce moment, elle



ne voulait pas s'arrêter aux menaces possibles de l'avenir. Elle s'abandonnait aux caresses de ce présent charmeur, aux enchantements de cette mélodie qui chantait en elle.

Et, accoudée à son balcon, les yeux fixés sur cette mer dont la teinte bleue, frangée d'or à l'Occident, se décolorait lentement sous les derniers attouchements de l'astre, elle se disait que, jusqu'à cette heure, elle n'avait rien compris aux joies et aux transports de la nature. Elle leur trouvait maintenant un charme incomparable. On eût dit que de chaque pore de la terre s'exhalait un parfum qui la grisait, que des murmures célestes s'élevaient du sommet de la montagne, des arêtes des promontoires, se fondant en un hymne merveilleux au-dessus du niveau humain.

Et, tout cela, pourtant, n'était que le chant du cœur de Marthe, que l'accord qui se faisait entre son allégresse subite et l'immense paix dont elle était environnée. Elle prêtait aux choses le reflet de ses propres rêves, l'écho des harmonies qui s'épanouissaient en son âme.

Elle demeura là sans prendre garde à l'heure. Elle vit le soleil disparaître, l'écran d'or du couchant décroître et s'étendre, la mer devenir noire et les étoiles les plus brillantes monter sur l'horizon du Sud : Orion, avec sa ceinture droite et, bientôt après, l'incandescent Sirius, cet autre soleil qui va s'éloignant du nôtre.

Une voix chaude et caressante l'arracha à sa contemplation.

— Te voilà bien contemplative, ma petite Marthe, dit cette voix. Est-ce que tu attendais mon retour ?

— Papa, mon cher papa ! s'écria la jeune fille en enlaçant le cou de son père d'une étreinte plus chaleureuse qu'à l'ordinaire. — Mais par où donc êtes-vous passé ? Je ne vous ai pas vu rentrer.

— Pour une bonne raison, répliqua M. d'Elven en riant, je n'ai pas pris le chemin ordinaire. Quand du dehors je t'ai vue si bien plongée en tes rêveries, je me suis dit que je ne t'interromprais pas. Alors je me suis rappelé que, dans ma jeunesse, j'avais obtenu un prix de gymnastique.

— Ah ! fit Marthe, riant à l'idée, et vous avez ?...

— Sauté par-dessus le mur. Hé oui, mademoiselle, sauté, ni plus ni moins qu'un cambrioleur, comme tu vois. Et je suis venu te surprendre.

Il avait pris sa fille dans ses bras et la tenait étroitement serrée. Sa lèvre se posait affectueusement sur les boucles parfumées de la chevelure blonde.

Marthe ressentit une immense douceur pénétrer en elle. Oh ! vraiment, cette journée était bénie. Elle n'avait jamais éprouvé une telle quantité de bonheur. Toutes les formes de l'amour s'unissaient pour lui fêter la vie, et dans cet enlacement paternel il lui semblait que l'ivresse de tout à l'heure se doublait.

Et elle eut envie de tout raconter à ce père si tendre, de lui dire l'état de son âme, le trouble délicieux dans lequel elle était plongée, l'aventure étrange, romanesque même, qui en avait été la cause. La confiance n'est-elle pas la meilleure marque de l'amour des enfants ? Bien sûr M. d'Elven en serait touché.

— Chère petite, prononçait Pierre doucement, je crois que tu me deviens plus chère chaque jour. Comment vivrais-je désormais si j'étais séparé de toi ?

Séparé ? Ce mot rompit le charme et arrêta la confidence prête à s'épancher des lèvres de Marthe. Séparé ? Elle se dit que si Marcel l'aimait, s'il la demandait en mariage, il faudrait bien qu'elle se séparât de son père.

Et alors son cœur se serra. Elle se rappela qu'un jour, à l'église, un prêtre, parlant des devoirs de la femme, avait dit : « La femme quittera son père et sa mère pour suivre son époux. » Elle frissonna.

Fragilité des bonheurs terrestres, cruauté du sort ! Fallait-il donc qu'elle choisît entre ces deux objets de sa tendresse : son père et ce jeune homme, inconnu la veille encore, inconnu le matin même de ce jour et auquel, pourtant, elle avait, d'un seul regard, donné toute son âme ?

Soudain, le mot cruel prit une suprême amertume. Séparé ? Marthe vit passer devant ses regards l'image de sa mère, si belle avec ses grands yeux tristes et doux, de sa mère qu'elle chérissait aussi d'un amour égal et qui, cependant, à cette heure, vivait seule, pleurant peut-être, à Paris, « séparée » de ceux qui lui étaient chers.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

## Pensées et Maximes

Sans Dieu, pas de femmes ; sans femmes, pas de famille ; sans famille, pas de patrie !

A. DUMAS.

\*\*\*

L'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme.

LE PÈRE GRATRY.





## MADemoiselle MILLIONS

SUITE



ui, mécontent, se dégagea. Il n'aimait ni les surprises, ni les infractions à ses ordres. Il avait recommandé à Luce de l'attendre à Paris; comment tombait-elle ainsi à l'improviste?...

Il fronça son terrible sourcil et un reproche vint sur ses lèvres, mais il regarda une seconde fois sa fille et ce regard arrêta le reproche pour le fondre dans un sourire de paternel orgueil.

Elle était bien faite pour inspirer cet orgueil, Luce Rambert, dans la splendeur épanouie de ses vingt ans. Grande, souple, admirablement faite, mais sans gracilité, l'ampleur de ses épaules, de son buste, de ses hanches, avait une luxuriance qui n'appartenait plus à l'enfance, et dont les lignes harmonieuses étaient déjà une séduction. Il s'y ajoutait celle d'un visage plus charmant que correct, mais en tous cas irrésistible. Une éblouissante chevelure rousse, de ces tons d'or bruni que toutes les femmes convoitent, et que quelques-unes obtiennent du savant emploi du henné, — rehaussait son teint d'une éclatante blancheur. Dans la carnation magnifique des joues pleines, étincelaient sous l'arc des sourcils brunis, deux superbes yeux noirs, presque trop grands, fiers, hardis, à travers lesquels on pouvait deviner une âme indomptable, mais dont l'éclat était incomparable.

Le baron Rambert ne résista pas au charme un peu étrange de cette admirable créature; il se retrouvait en elle, dans ces yeux impérieux et ardents, qui étaient les siens, ses yeux d'homme de volonté et d'action. Elle avait tous les caractères de la beauté qui lui plaisait le plus : la force, d'abord, la fraîcheur et l'éclat.

Depuis qu'il ne l'avait vue, ils s'étaient développés et affirmés en elle, en faisant une femme accomplie. Son père sourit donc à l'éclosion complète de cette belle et riche nature et, désarmé, dit seulement par acquit de conscience :

— Comment débarques-tu ainsi?... je t'avais télégraphié de m'attendre à Paris.

— Je n'en ai pas eu le courage, répliqua Luce délibérément, je suis arrivée ce matin, vous ne deviez venir que demain... j'ai voulu vous éviter le voyage, ajouta-t-elle en riant.

— Mais comment es-tu d'un jour en avance?

— Ah! voilà, c'est que j'ai profité d'une occasion pour revenir en France; une respectable demoiselle, qui passait à Bâle, où je l'ai rejointe, et qui m'a ramenée.

— Et tu es venue seule de Paris ici? fit le baron fronçant le sourcil à cette réflexion.

— Jamais de la vie! j'ai persuadé à Fraulein Jacob que, pour remplir tous ses devoirs, elle devait m'amener jusqu'à Braux... Mais, à propos, où est-elle? je ne la vois plus; l'aurais-je perdue en route?

Et elle se dirigeait vers la porte lorsque son père la retint par le bras.

— Dis auparavant bonjour à ta tante!

— A ma tante?... — Luce se retourna. — Ah! marraine, pardonnez-moi, en arrivant de l'ombre, j'étais si éblouie, si agitée que je ne vous avais pas vue!

Elle l'embrassa tellement fort que la fluette demoiselle en fut toute secouée.

— Grâce, Luce, grâce, tu vas me casser en deux, dit-elle en riant.

— Oh! que non!... mais voyez-vous, après une si longue absence, on ne connaît plus sa force, ni sa joie. Comment êtes-vous ici, marraine?

Ce fut le baron qui se chargea de répondre.

— Ta tante est arrivée depuis deux jours. Elle veut bien consentir à demeurer ici tant... que tu y seras toi-même, et à remplacer, près de toi, ta pauvre mère.

— Bon! fit Luce, je vois ce que c'est : Marraine vaêtre mon chaperon, mon mentor...

— Cela te déplaît? fit la vieille fille.

— Non, dit Luce vivement, j'aime bien mieux vous qu'une autre, seulement, je vous plains, marraine!...

— Pourquoi?...

— Parce que je ne suis pas commode, et que vous n'aurez pas toutes vos joies avec moi.

— Luce, fit sévèrement M. Rambert, j'espère que tu sauras reconnaître le dévouement de ta tante, qui a quitté temporairement sa solitude, sa maison, ses habitudes, pour venir près de toi; que tu lui seras soumise, que tu la respecteras...



— Oh ! cela, répliqua Luce, je ne le promets pas, mais je l'aimerai beaucoup. Cela suffit, n'est-ce pas, marraine ?...

— Oui, mignonne, répondit finement M<sup>lle</sup> Philomène, car on ne contriste jamais ceux que l'on aime par son irrévérence ou son indocilité.

— Ah ! ah ! dit Luce, toujours joyeuse, comme vous avez gentiment arrangé cela ; je vois qu'avec vous je n'aurai qu'à bien me tenir, si je veux l'emporter !

Et se retournant vers Aymeric qui, s'étant levé à son arrivée, était resté debout :

— Je n'ai pas encore salué monsieur, dit-elle d'un ton interrogateur.

— Vous ne me reconnaissez pas, mademoiselle ?

— Pas le moins du monde, et vous ?

— Aymeric de Penmarc'h n'aurait eu garde de vous oublier.

— Aymeric de Penmarc'h ! — elle eut l'air de tomber des nues... — Ah ! bien, si je m'en serais jamais doutée !... Vous êtes fièrement changé !

— A mon avantage, mademoiselle ?

— Non, répondit-elle carrément, vous avez vieilli et pris l'air d'un homme sérieux, tout à fait.

— Vous aussi, mademoiselle, vous avez changé.

— A mon avantage ? interrogea-t-elle coquettement.

— Est-ce assez de dire à votre avantage ?... On pouvait croire, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, que la mesure était comble, et que vous n'aviez plus rien à attendre de l'âge. Aujourd'hui on est, devant vous, stupéfait de ce que ces trois années vous tenaient encore d'attraits en réserve.

— Parfait ! fit Luce, j'adore les compliments, je n'en crois pas un seul, mais, qu'importe, cela m'amuse. Donc, si vous voulez être dans mes bonnes grâces, vous voilà averti. Seulement, pour le moment, je n'ai pas le temps de les écouter il faut que j'aille à la recherche de cette pauvre Fraulein Jacob. Qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ?... Elle doit être joliment empêchée, elle ne sait pas un mot de français.

— Heureusement que tu parles allemand, dit le baron.

— Moi ? à peu près autant qu'elle, notre langue !

— Alors ?...

— Alors nous nous comprenons par signe, comme les sourds et muets.

Et Luce allant sortir :

— Continuez le service, dit le baron à ses gens, et faisant signe à Aymeric et à M<sup>lle</sup> Philomène de se rasseoir, on s'occupera ensuite de ces demoiselles. Je n'aime pas les repas interrompus, et j'ai à sortir après le dîner.

#### IV

Depuis que Luce est revenue en France, le caractère joyeux, indépendant, bizarre qu'elle a

montré dès son arrivée, ne s'est pas démenti. Parfois, il fait sourire son père, le plus souvent il l'agace. Quant à M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle, il l'inquiète d'autant plus que, seule, elle a la tâche ardue de refréner ses emportements, de résister à ses caprices, et de l'améliorer, si toutefois c'est encore chose faisable. Le baron ne s'occupe pas plus de sa fille que lorsqu'elle était en Angleterre ou en Autriche, et M<sup>lle</sup> Philomène estime très lourde et délicate la mission maternelle qu'elle a accepté de remplir. Mais elle ne s'y dérobera pas. Son cœur fermé de vieille fille isolée a, pour la belle indisciplinée qui souvent la tracasse, une tendre faiblesse, qu'explique aussi bien la voix du sang que la nature de l'orpheline, riche et généreuse au moral autant qu'au physique. Et dans son renoncement à elle-même et aux douceurs permises de la vie, M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle a trouvé le secret de ces patients et persévérants dévouements que rien ne rebute ni n'altère.

Luce en a conscience ; son cœur à elle, un peu refroidi par sa jeunesse privée des intimes affections de la famille et entourée d'étrangers, ne connaît pas bien la tendresse, mais elle en donne ce qu'elle peut à sa marraine, attirée vers elle par l'aimant indéniable des attachements profonds, même cachés. Seulement, ce sentiment n'est pas assez vif en elle pour avoir, sur son humeur indépendante, la nécessaire influence qui l'améliorerait, et M<sup>lle</sup> Philomène souffre un peu de cette insuffisance, ayant toujours compté sur ce moyen de douceur et d'affection, le seul à portée de sa nature craintive et timide, pour amener sa terrible nièce à composition. Elles sont toujours ensemble, et c'est un contraste frappant que celui de ces deux femmes si différentes de tous points.

On ne peut dire exactement que l'une représente le présent et l'autre le passé, tant leurs dissemblances écartent toute idée, même de comparaison. Luce, belle, épanouie, robuste, est l'image de la puissance, de la force, de la jeunesse et de la beauté triomphante. M<sup>lle</sup> Philomène est grande, maigre, pâle, un peu triste ; ses yeux bleus sont très clairs et très doux, son teint légèrement brouillé, ses cheveux, de blonds qu'ils étaient, s'argentent, et prennent une nuance neutre, grise, un peu terne comme toute sa personne. A côté de sa superbe filleule, elle a l'air d'une ombre mystérieuse, délicate, à peine tangible, faite pour le calme, la retraite, l'obscurité et le silence.

Elle en est loin à présent, avec la vie déjà bruyante, en attendant mieux, dans laquelle Luce l'entraîne.

Dès le lendemain de son arrivée, la jeune fille a, suivant une des expressions pittoresques dont elle n'est que trop coutumière, *remballé* Fraulein Jacob, une pauvre fille douce, timide, romanesque qui, venue en France pour chercher une position d'institutrice, ne devait certes pas envier une élève ressemblant à sa compagne de route.



Ensuite, Luce a été à la joie de son arrivée, de son installation, ce qui l'a occupée trois ou quatre jours. Puis elle s'est avisée qu'elle n'avait rien à se mettre, pas une robe, pas un chapeau, seulement des vieilleries qui lui donnaient l'air « antique », et elle a demandé à son père, avec la gentillesse qu'elle sait mettre au service de ses désirs, pour les faire triompher, la permission d'aller jusqu'à Paris, avec sa marraine, afin de remonter sa garde-robe.

M. Rambert a autorisé le voyage. Son appartement, toujours ouvert en raison de ses fréquentes allées et venues, pouvait recevoir ces dames que leur femme de chambre servirait et qui mangeraient au restaurant.

M<sup>lle</sup> Philomène n'a fait aucune opposition, bien décidée à ne pas contrecarrer, dès le début, cette volontaire à laquelle personne, dans un entourage mercenaire ou indifférent, n'avait jamais résisté. La tante et la nièce se sont mises en route.

Luce, à Paris, a passé tout son temps à courir les magasins les plus élégants, M<sup>lle</sup> Philomène l'a suivie sans protestation. Luce a fait de nombreuses emplettes, de nombreuses commandes, M<sup>lle</sup> Philomène lui a fait judicieusement observer que c'était un peu trop. Luce n'a pas voulu l'entendre, M<sup>lle</sup> Philomène n'a pas réclamé. Luce a acheté et fait faire des toilettes excessivement chères, mais excentriques comme son tour d'esprit, voyantes, tapageuses, à effet. M<sup>lle</sup> Philomène lui a encore fait remarquer que ce n'était pas là une mise de bon goût, seyant à une jeune fille distinguée. Luce lui a ri au nez, lui répondant qu'elle était « vieux jeu », et ne pouvait comprendre les habitudes et les préférences d'une jeune personne vingtième siècle, ni ce qui convenait à ce nouvel état, inventé par l'esprit moderne, et inconnu en son jeune temps. M<sup>lle</sup> Philomène n'a pas insisté. Et elles sont revenues à Braulx, rapportant force caisses et cartons, et très bonnes amies.

M. Rambert les a accueillies sans enthousiasme, avec un ennui secret, plutôt, et non consenti, de voir s'enfuir, par la porte qui s'ouvrait pour Luce, le calme et le silence de sa demeure, si précieux pour un homme d'études et de travail. Quant à Aymeric de Penmarc'h, absolument séduit par la beauté de Luce, et amusé par son originalité, il l'a vue réintégrer le domicile paternel avec une satisfaction d'autant plus grande que, malgré le courage avec lequel il s'est mis, depuis sept ans, au travail et à la vie sérieuse, il trouve bien un peu triste et monotone, parfois, son éternel tête à tête avec M. Rambert.

Lui aussi a gardé envers Luce cette sorte de familiarité à la fois amicale et galante qu'il a inaugurée le premier soir, provoqué par sa liberté de langage et sa coquetterie. Leurs anciennes relations, du temps que la jeune fille n'était encore qu'une gamine, leur lointaine parenté, et surtout l'allure indépendante et rieuse de M<sup>lle</sup> Rambert,

en autorisent suffisamment le ton pour qu'il ne semble pas choquant, en raison de la disproportion de leurs positions et de la distance qui sépare la fille de l'industriel de son secrétaire. Personne du reste, et les intéressés moins que tout autre, ne prend au sérieux ce marivaudage. Pour M. Rambert, c'est un enfantillage. M<sup>lle</sup> Philomène pense, à part elle, que c'est un jeu dangereux, mais que, tant que cela reste un jeu, il n'y a pas à intervenir. Avec elle, aussi, Aymeric est familier, sans toutefois manquer jamais à la déférence qu'il lui doit, car elle est, comme M<sup>me</sup> Rambert l'avait été, une amie plus encore qu'une parente de sa mère, et elle lui inspire sympathie et confiance. Souvent donc, lorsque son service le lui permet, il se rapproche d'elle et en même temps de Luce, qui a, à le voir, un plaisir égal à celui de le taquiner, et, insensiblement, il se mêle ainsi peu à peu à leurs deux vies, très séparées de l'existence employée et austère de M. Rambert.

Un jour, le baron, que sa fille ne voyait guère qu'aux heures des repas, dit devant elle à son secrétaire :

— J'ai reçu une dépêche de Danglefer, il rentre ce soir.

— Tant mieux, dit Aymeric, nous avons besoin de lui.

— Qui est-ce, ça, Danglefer ? interrogea Luce.

M. Rambert ne prenait pas souvent la peine de répondre aux questions à bâtons rompus que Luce posait étourdiment, et alors Aymeric le suppléait.

— Danglefer, lui dit-il, est un des ingénieurs attachés à la manufacture.

— Ah ! et il demeure à l'usine ?

— Non, mademoiselle, ici même.

— Oui, intervint M. Rambert, il vit près de moi sur le même pied qu'Aymeric, et tu me feras le plaisir d'être avec lui un peu plus convenable qu'avec ce dernier.

— Convenable ? fit Luce révoltée comme à chaque observation, je ne suis pas convenable avec Aymeric ? Marraine, vous entendez cela ?

— Non, reprit M. Rambert, tu ne l'es pas, tu le taquines, tu le tourmentes sans cesse, le pauvre diable, et sa place n'est pas une sinécure depuis que tu es ici. Avec lui, ton aîné de dix ans, qui t'a vue haute comme mes bottes, presque un parent, en outre, cela n'a pas d'importance, mais avec un étranger...

— Entendez-vous à votre tour, mademoiselle Luce, fit Aymeric, amer ; avec moi, une manière de vieux cousin, un parent pauvre, employé dans la maison, ces plaisanteries ne comptent pas.

— C'est bien comme cela que je l'entends, répondit la jeune fille, inconsciemment cruelle, sinon je ne les ferais pas. Oh ! soyez tranquille, père, je sais me tenir et je me tiendrai avec ce monsieur... Comment l'appellez-vous ?

— Danglefer, dit Aymeric sans rancune.

— Vilain nom ! reprit-elle, mais cela va être jo-



liment « bassinant » de se surveiller comme cela tout le temps.

— Si cela épure ton vocabulaire, mignonne, observa M<sup>lle</sup> Philomène, le résultat en vaudrait bien la peine.

— Il vous tient à cœur, mon vocabulaire, marmaine ? Et pourtant il est très chic, c'est comme cela qu'on parle le français maintenant, même à l'étranger.

— Surtout à l'étranger, riposta Aymeric, ironiquement.

— Voilà qu'il s'en mêle, lui ! releva Luce vivement. Vous oubliez votre rôle, vous ne devez me faire que des compliments.

— Toujours, parce que, venant de moi, ils ne comptent pas ?

— Justement, étant sans conséquence, c'est un plaisir innocent et permis.

— Mais si Germain Danglefer croit que c'est obligatoire et vous en adresse aussi.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Lui non plus ne comptera pas, puisque c'est aussi un employé.

— Pas subalterne comme moi.

— Il n'y a pas de hiérarchie là-dedans.

— Et pourtant mon « patron » vous a recommandé d'être sérieuse.

— Allons ! interrompit M. Rambert, ne la pousse pas comme cela, tu lui fais dire des bêtises, et elle est capable de les répéter devant Danglefer. Lui est très délicat, très susceptible, à la moindre allusion maladroite, il peut se blesser et me planter là. Or, tu sais combien il m'est nécessaire...

Obéissant, M. de Penmarc'h se tut, mais, avec un involontaire soupir, vite réprimé, qui témoignait que, lui aussi, aurait peut-être bien voulu avoir le droit d'être délicat, d'être susceptible, et être ménagé... Hélas ! il n'avait point, comme Germain Danglefer, de capacités lui permettant de trouver, n'importe où, un poste avantageux. Son pain quotidien dépendait du bon plaisir de M. Rambert et, si ce dernier ne le lui avait jamais rendu amer, depuis le retour de Luce, il commençait à lui trouver quelque saveur âcre et pénible.

## V

Le lendemain, Luce et sa tante se trouvaient dans le petit salon où l'on se réunissait au premier coup de cloche du déjeuner, lorsque Aymeric de Penmarc'h y entra. Luce s'avança près de lui :

— Eh bien ! dit-elle, y est-il ?

— Qui ça ?

— L'homme important devant qui je dois me tenir.

— Il y est.

— Alors il va venir ici ?

— Il va venir.

Et après un moment, le jeune homme ajouta avec une involontaire jalousie.

— Comme vous en êtes occupée ! C'est pour lui cette belle toilette ?

Luce avait arboré, pour la première fois, une robe à effet en taffetas vert à dessins Empire, dont le corsage, bizarrement découpé, s'ouvrait en des revers hardis de velours orange ; c'était excentrique et osé, mais ces nuances violentes et heurtées seyaient à merveille à son teint mat. Elle rougit un peu à la question d'Aymeric.

— Peut-être oui, répondit-elle, peut-être non ; si je vous disais que c'est pour vous ?

— Je ne le croirais pas.

— Vous auriez raison.

A ce moment même, M. Rambert entra avec un jeune homme brun, mis avec correction, mais aussi avec un évident mépris de la mode. Il était assez fort, un peu trop même, pour sa jeunesse. Son visage pâle eût été gâté pour un grand nez busqué trop long, si d'admirables yeux noirs, sous des sourcils épais, n'étaient venus tout racheter par leur charme et éclairer la physionomie du rayonnement d'une intelligence supérieure. Un sourire très jeune, très confiant, presque ingénu sous la légère moustache noire, adoucissait l'expression sérieuse, grave même, de ses traits et le rendait, à première vue, sympathique.

En le voyant approcher, Luce murmura à Aymeric :

— Oh ! mais quel nez il a ce monsieur ! vous ne m'aviez pas prévenue ; non, ce n'est pas permis ?

— Quoi, répondit Aymeric, de même, de ne point vous avoir avertie ?

— Non, d'avoir un nez comme cela. Pour peu qu'il nasille, le brave garçon, je ne pourrai me tenir de rire et le « patron » ne sera pas content.

— Il ne nasille pas, dit Aymeric et, soyez tranquille, il ne vous donnera pas sujet de manquer à vos promesses, il n'est pas de ceux dont on rit.

Le baron était maintenant tout proche de sa fille.

— Luce, dit-il, je te présente mon collaborateur et ami, M. Germain Danglefer.

Le jeune homme salua, sans gaucherie, mais sans aisance mondaine.

— Monsieur, commença Luce avec son plus ensorceleur sourire, je suis ravie de faire votre connaissance, j'ai déjà entendu parler de vos mérites, et mon père m'a appris votre dévouement.

Le jeune ingénieur l'écoutait avec politesse, mais le baron ne trouvant sans doute pas de son goût les démonstrations de sa fille, les interrompit net en disant à Germain Danglefer :

— Vous n'aviez pas fini de me raconter ce qu'avait décidé notre correspondant de Coblenz.

Plus occupé du patron, auquel il rendait compte d'une mission à l'étranger, que de sa jolie fille, Danglefer la salua encore une fois comme pour la remercier de ses obligeantes dispositions, et répondit au baron qui l'entraîna en causant vers le fond de l'appartement.





— Dites donc, fit Luce à Aymeric, avez-vous vu comme le « paternel » a coupé le sifflet à mes amabilités : pss !

— Luce, observa sa tante, tu m'a promis de ne plus dire le « paternel ».

— Aymeric dit bien le « patron ».

— J'ai tort, répliqua celui-ci, prompt à s'humilier.

— Non, riposta Luce, c'est drôle et amusant. D'abord vous ne pouvez guère dire autrement.

— Je pourrais dire, fit Aymeric, subitement amer, « Monsieur le baron », comme les domestiques.

— Pourquoi ? releva gracieusement M<sup>lle</sup> Philomène qui avait senti la nuance, vous n'avez rien de commun avec eux...

— Et puis ce serait « province », ajouta Luce, province... comme le veston de M. Danglefer.

— Vous ne le trouvez pas élégant ?...

— Élégant ? Ah ! grand Dieu ! il a l'air d'un notaire de village, vous feriez pas mal de lui donner l'adresse de votre tailleur.

— Alors vous me trouvez mieux habillé que lui ; prenez garde, c'est un compliment, et comme vous ne m'y avez pas habitué, cela pourrait me rendre fat.

— Tant pis pour vous, mais je dis toujours ce que je pense. Je vous trouve « très chic », on ne croirait jamais...

Elle s'arrêta un peu rouge.

— Voilà une réticence, reprit Aymeric, qui dément vos paroles, vous prétendez dire tout ce que vous pensez et vous vous arrêtez en route...

— Vous voulez savoir la fin ? eh bien ! allons-y ! on ne croirait jamais que vous êtes un « rond de cuir ».

Le domestique ouvrait la porte à deux battants pour annoncer le déjeuner. A Braulx, on ne se donnait pas le bras, cela déplaisait au maître de céans.

— Dites donc, murmura Luce à l'oreille d'Aymeric, j'ai envie de prendre le bras de Danglefer pour aller à table. Nous verrons quelle tête il fera. Il croira peut-être qu'il a manqué à tous ses devoirs en ne me l'offrant pas, ce sera « crevant ».

— Ne faites pas cela, dit Aymeric, vous indisposeriez votre père.

— Vous croyez ?... alors je prends le vôtre.

Elle joignit l'action à la parole. Aymeric voulut se dérober, mais elle le retint.

— Tant pis, puis il a dit lui-même qu'avec vous mes sottises ne comptaient pas.

Et bon gré, mal gré, le baron étant passé dans la salle à manger avec Germain Danglefer, en continuant leur conversation, elle les suivait au bras d'Aymeric. Mais sa bravade n'eut aucun succès, les deux hommes, préoccupés de leur entre-

tien, ne la virent même pas, et, s'asseyant à table, le poursuivirent.

Cela ennuya beaucoup Luce, qui n'aimait pas les choses sérieuses, ne comprenait rien aux affaires et ne trouvait pas à placer un mot. De temps en temps, elle essaya bien de changer de sujet par une phrase jetée à la volée, une question ou une réflexion puériles. Personne ne lui répondit, pas même Aymeric, intéressé, lui aussi, par les nouvelles que Germain donnait de son voyage.

Luce avait le goût qu'on s'occupât d'elle, habituée à tenir partout la première place ; lorsqu'on ne la lui donnait pas, elle forçait l'attention par ses excentricités. Elle n'en risqua guère ce jour-là, tenue en respect par son père, mais elle fut dépitée de l'oubli en lequel on la laissait, et vexée, aussi, de voir ce nouveau venu, qu'elle avait compté éblouir, sans motif précis, par coquetterie, par jeu, ne pas sembler s'apercevoir de sa présence.

Lorsqu'on eut servi le café, que M. Rambert prenait toujours à table, Germain, par habitude et par distraction, peut-être, roula une cigarette.

— Vous fumez, monsieur ? lui demanda hardiment et très haut Luce, avec une intention d'insolence et de rappel à l'ordre.

Germain s'arrêta, interdit :

— Excusez-moi, mademoiselle, l'habitude de me trouver seul avec M. Rambert me fait manquer aux plus élémentaires convenances.

Et il jeta dans son assiette la cigarette commencée.

Luce l'y repêcha de ses doigts mignons, chargés de bagues étincelantes qu'elle fit scintiller à plaisir sous les yeux du jeune homme, et la lui rendant :

— Ne vous excusez pas, monsieur, j'ai voulu vous faire remarquer que vous fumiez avant de m'en avoir demandé la permission, uniquement pour le plaisir de vous l'accorder.

Le jeune homme la regarda, évidemment surpris de cette façon d'agir, ce que voyant, M. Rambert intervint en haussant les épaules.

— Ne faites pas attention, Danglefer, c'est une enfant gâtée et une enfant terrible.

Luce, très vexée, se mordit les lèvres. Pourtant, Germain tortillait sa cigarette entre ses doigts, sans y mettre le feu, et lorsque le baron lui tendit les allumettes, il lui désigna M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle en disant :

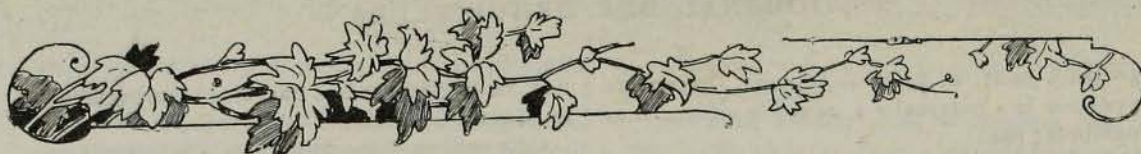
— Je ne me permettrai pas...

— Permettez-vous, dit M. Rambert, ma belle-sœur est l'indulgence même et je vous donne l'exemple. Du reste, ces dames se retirent toujours sitôt le café.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





## CAUSERIE DE QUINZAINÉ



POUR un joli mois de mai, ça a été un ravissant mois de mai; je parle de celui qui s'achève pendant que je vous écris, mes chères lectrices. Il a été chaud, lumineux, fleuri, parfumé comme aucun; et il nous a conviés à toutes sortes de fêtes dont les fleurs étaient les reines. Batailles de roses à giroflées, d'œillets à pâquerettes, de lilas à primevères, dans ce joli champ clos des salons parisiens, qui précède le tournoi officiel du Bois de Bou-

logne, de quelques jours seulement.

Puis, l'Exposition de ces fleurs de chair que nous appelons nos enfants et qui sont venus ressusciter de leur jeunesse et de leur fraîcheur, le Petit Palais, devenu Palais des petits. Edmée vous a déjà initiés, avec sa compétence et sa finesse d'observation, aux enchantements de ces portraits, de ces joujoux, de ces travaux enfantins qui ont amené tant de joie, tant d'exclamations laudatives et envieuses chez les bambins actuels, tant de sourires attendris chez leurs parents, tant de réflexions humoristiques chez les uns et chez les autres. Je ne puis donc y revenir qu'en glaneuse, et seulement pour marquer d'un regard ému, d'un mot de maternelle pitié, les trois silhouettes d'enfants, qui dominaient de leur royal martyre la foule de leurs jeunes compagnons : Louis XVII, L'Aiglon, Le Prince Impérial. Pauvres petits !

Voici le berceau du dernier des trois ; voici la veste fanée, déchirée du prisonnier du Temple ; et les soldats, les fameux soldats de plomb du fils de Bonaparte. Voici leurs béguins de dentelle et d'or, les bonshommes fantastiques qu'ils dessinaient en marge des devoirs ennuyeux ; voici leurs sabres de bois, leurs fusils de liège, leurs pantins, leurs lotos ; où sont les flèches des Zoulous, l'étrivière de Simon, le poison de Schœnbrunn ? Pauvres petits !

D'autres fleurs vivantes, celles-ci toutes blanches, se sont épanouies un beau matin au seuil de nos

églises. Le 9, particulièrement, où vingt paroisses célébraient la première communion, Paris s'est éveillé dans la joie recueillie et divinement pure de cette fête du ciel descendu parmi nous. J'ai rarement vu une pareille éclosion de robes blanches, de voiles soulevés autour des jeunes visages, frôlant de leurs plis si doux les mères heureuses et fières. Et ces brassards des garçons, et le cliquetis discret des rosaires, et les cierges enrubannés, les corbeilles de fleurs dans les maisons visitées par le bonheur, dans les églises bondées d'une foule souriante. Après les cérémonies du matin et du soir, on fraternisait sur le seuil des sanctuaires ; les enfants s'embrassaient tout tremblants d'émotion, les parents se saluaient, se parlaient même, sans se connaître ; mais parce qu'ils avaient « suivi le catéchisme, la retraite ensemble. »

— Où est René ? disait une mère qui avait égaré sa progéniture sur le parvis de la Madeleine.

— A la sacristie, madame, je viens de le voir passer, répondait une étrangère courant après Paul.

— Madame, demandait une ouvrière en retard, arrivant essoufflée à sa place numérotée à côté de la comtesse de S..., où est mon petit dans le cortège ?

— Au deuxième banc, le quatrième.

Voilà la fraternité du bon Dieu.

A Saint-Honoré-d'Eylau, une grand'mère se penchait toute attendrie sur une de ces mignonnes en blanc et l'embrassait à pleines lèvres. Autour du groupe, on chuchottait curieusement, on regardait, on notait. Ah ! je crois bien, il y avait de quoi ! La grand'mère, c'était l'Aiglon, pas celui du dix-neuvième siècle, non, celui du vingtième : Sarah Bernhardt ! La grande Sarah avec sa chevelure rousse, ses fourrures royales, ses joues un peu brûlées par le fard des rampes, et les yeux brillants de vraies larmes. Là encore, que de réflexions amenées par la bizarrerie des contrastes, l'étonnement des badauds, les jouissances subtiles des dilettantes (il est plus nouveau de dire les esthètes, parce que ce mot date de Néron).

On accuse généralement les femmes de manquer de suite dans les idées. La reine Ranavalô vient à notre secours pour prouver aux hommes le contraire. Il y a bien deux ou trois ans que sa mauvaise étoile la conduisit à Marseille, sur le chemin de l'exil ; la reine noire se consolait de perdre un trône en pensant qu'elle verrait Paris.



Or, on ne voulut pas la laisser circuler en France. Sous le fallacieux prétexte que, née sous l'équateur, elle attrapperait dans nos climats une fluxion de poitrine, et sur le non moins faux sentimentalisme à l'égard de l'infortunée Malgache, on l'expédia en Algérie où elle ne vit ni la tour Eiffel, ni la Grande Roue, ni les robes de Félix, ni le musée Grévin, et elle s'en montra profondément affectée. Il paraît que son cœur noir n'avait pas désarmé à l'égard de cette fantaisie royale, caressée sur le trône et dans l'exil; à force de supplications, d'habiletés, de souplesse et de serments, elle a obtenu de venir; mais gare les courants d'air!

Tandis que cette souveraine dépossédée utilisait gaiement ses loisirs, un sombre drame avait son épilogue en Italie. L'assassin du roi Humbert, après avoir gravé de son ongle ensanglanté le mot *vengeance* sur les murs de sa prison, se donnait la mort et débarrassait la justice du soin de discerner la part des responsabilités dans cette ténébreuse et sanglante affaire. Mais, hélas! cet acte de folie suprême ne rendra pas à la pauvre reine Marguerite celui qu'elle aimait. Et nous, Françaises, qui savons combien la compagne d'Humbert fut généreuse et dévouée pour toutes nos œuvres en Italie, nous ne pouvons revenir sur ces horribles choses sans souffrance.

Mais n'allons pas aborder la chronique du poignard, il ne manquerait plus que cela; assez nous racontent par le menu les horreurs qui conduisent en cour d'assises: les enfants enlevés par des saltimbanques ou tués par leur père, les demoiselles jetées par les portières de tramways, les jeunes gens coupés en morceaux et ficelés dans un bon papier comme un colis postal; l'affaire d'ici, l'affaire de là; on n'en peut plus de lire de pareilles monstruosité; nous c'est une autre note, une autre série: série à la rose, à l'espérance, à la confiance, et alors sautant à pieds joints sur toutes les catastrophes, je reprends ma causerie presque au point de départ et je reviens par le plus long à notre joli printemps de France, personnifié par le mois de mai.

Son héros, cette année, a été le soleil, non pas dans le sens triomphant que vous pourriez croire tout d'abord, car il s'agissait d'une éclipse de cet astre. Et aussitôt, sur notre pauvre planète, les savants de se jalouser, l'amour sacré de la patrie de troubler les lunettes astronomiques. Enfin, pour dire vrai, la France a mieux vu, mieux enregistré, mieux calculé que les autres nations; elle a aperçu des raies noires là où d'autres ne voyaient que du feu, et il paraît que ces raies avaient une grande importance; nos rivaux en sèchent de dépit: Vive la France! Vive la lumière!

Jadis, dans ma très petite enfance, j'ai assisté à une éclipse totale du soleil en pays musulman, et je n'ai jamais oublié depuis l'effroi comique de ces pauvres indigènes gémissant à une heure de l'après-midi dans une presque complète obscurité,

en cela beaucoup moins bons philosophes que mes poules qui, sur un signal majestueux de leur coq, rentrèrent se coucher, pensant avec quelque apparence de vérité, que leur journée était faite.

Il y a des moments dans la vie où l'on voudrait bien croire aussi, que la tâche quotidienne est terminée après trois ou quatre heures seulement de travail ou de lutte; mais si les éclipses de courage sont assez fréquentes dans nos cœurs, celles du soleil viennent rarement au secours de notre découragement; le mieux est donc de ne pas s'abandonner quand tout ne marche pas à souhait.

Sur cette petite remarque de morale anodine, je passe sans transition au quasi naufrage du roi Edouard, qui a rempli d'un effroi rétrospectif le cœur *loyal* de ses sujets, et amené un pli profond entre les sourcils des penseurs. Que nous sommes donc peu de chose pour que nos rois courent de pareils risques! et que d'événements d'une importance incalculable reposaient dans le plus ou moins de résistance du *Schamrock II*!

De toutes les morts, la noyade me paraît la plus affreuse, et je me demande pourquoi? Peut-être parce que nos instincts et nos habitudes de terriens répugnent à notre anéantissement par la créature d'eau qui nous est étrangère; comme nos cœurs répugnent, dans les grandes épreuves à la solitude qui les prive de l'amitié, de la famille, de la patrie. La terre, elle, est notre demeure, notre domaine, notre héritage; l'eau n'est que notre conquête, conquête rétive parfois, qui se défend contre l'humanité avec des retours de fortune que nous nommons naufrages, inondations, cyclones ou mal de mer, suivant l'occurrence; on pourrait même ajouter le bain froid dans la nomenclature des revanches douloureuses de l'eau sur l'espèce humaine, si j'en juge par les cris de douleur, de colère ou d'effroi que l'on entend pousser dans les établissements de bains, ou sur nos plages, quand les enfants, et même certaines femmes prennent contact avec l'élément humide.

Le moment approche pour nous de songer à notre fuite annuelle vers l'Océan; sommes-nous prêtes, ou le serons-nous? Beaucoup de personnes commencent à s'affoler des préparatifs pour ces émigrations; j'ai reçu ce matin une lettre d'un monsieur de sept ans qui m'annonce son départ pour le mont Blanc... et il ajoute avec la fatuité de son âge et de son sexe: « Ma petite sœur ne s'en réjouit pas autant que moi: elle ne peut comprendre ma joie. »

Oh hommes, orgueil, suffisance, aplomb! Pour rassurer mes lectrices sur les dangers que va courir ce jeune explorateur, je vous confie, entre nous, que ce qu'il appelle partir pour le mont Blanc, c'est faire une saison d'eaux à Saint-Gervais.

C. DE LAMIRAUDIE.





## DEVINETTES

### Mots en I

Verticalement : La moelle des palmiers. — Philosophe grec.

Horizontalement, le haut : Une arme de combat.

Horizontalement, le bas : Dans l'Orne.

(Descendante de Jeanne d'Arc.)

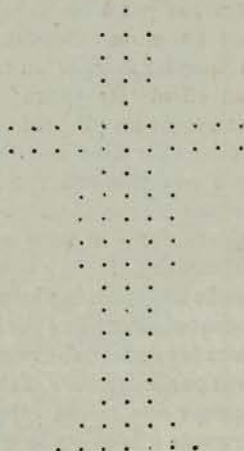
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

### Mots en poupée chinoise

Verticalement, au milieu : Fut surnommée la Sémiramis du Nord.

Horizontalement : Dans la mer. — Qui n'est pas bien. — Mesure agraire. — Augmente malgré vous. — Dans la lune. — Ce qu'on voit de loin. — Ou orographie. — Pour dormir. — Au chien comme à l'oiseau. — En Belgique. — Pour le tableau. — Signe de deuil. — Ornement en forme d'œuf. — Rongeur. — Au milieu de l'eau. — Veut dire chant. — Un métal. — Est immortelle. — Au bord de la mer. — Dame romaine.

(Miss Sphinge.)



### Charade

De mon premier souvent bébé abuse fort.  
D'un fleuve bien connu mon second est le nom.  
Mon trois, amie lectrice, est un simple prénom.  
Et mon tout, plus d'une fois, a bravé la mort.

(Brin de varech.)

### Mots en carré

Fabuliste grec. — Liqueur épaisse. — Pluie accompagnée de vent, éclairs, tonnerre. — Conteur italien. — Armes que l'on porte suspendues au côté.

(L. L., Biarritz.)

### Anagramme

Près de là les écueils causent plus d'un naufrage.  
Ainsi se nomme un bien que l'on a pour la vie.  
Mot qui chez les marins est surtout en usage,  
Lorsque le cabestan sous l'effort tourne et crie.

(Marthe la Brune.)

### Mots en triangle

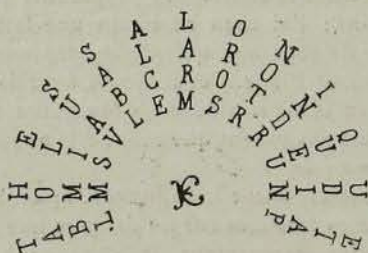
Fleur du printemps. — Peuplade errante ou ..... — Prénom masculin.  
— Qui est du sexe masculin. — Veut dire chemin. — Négation. — Dans le monde.

(Bruyère de Bretagne.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

Mots en éventail :



Métagramme : Famine. — Gamine.

Charade : Pré face.

Mots en croix : Pauline. — Polyeucte.

Mots en carré :

ALA IN  
LOIR E  
AIDER  
IRENE  
NEREE

Mots en parapluie :

P  
LES  
N  
S  
E  
E  
M  
A  
R  
R  
O  
O  
N

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.